

que des nattes, pour lit que de la paille, pour siège qu'un tissu de feuilles de palmier, pour ustensiles que des vases de terre. Des toiles et des tapis de coton, travaillés avec plus ou moins de soin et employés à divers usages, c'était ce qui distinguait principalement les maisons riches de celles des gens du commun.

Si les arts de nécessité première étaient si imparfaits aux Mexique, il en faut conclure que ceux d'agrément l'étaient encore plus. La forme et l'exécution du peu de vases et de bijoux d'or ou d'argent qui sont venus jusqu'à nous, tout est également barbare. C'est la même grossièreté dans ces tableaux dont les premiers Espagnols parlèrent avec tant d'admiration, et qu'on composait avec des plumes de toutes les couleurs. Ces peintures n'existent plus, ou sont du moins très-rares; mais elles ont été gravées. L'artiste est infiniment au-dessous de son sujet, soit qu'il représente des plantes, des animaux ou des hommes. Il n'y a ni lumière, ni ombre, ni dessin, ni vérité dans son ouvrage. L'architecture n'avait pas fait de plus grands progrès. On ne retrouve dans toute l'étendue de l'empire aucun ancien monument qui ait de la majesté, ni même des ruines qui rappellent le souvenir d'une grandeur passée. Jamais le Mexique ne put se glorifier que des chaussées qui conduisaient à sa capitale, que des aqueducs qui y amenaient de l'eau potable d'une distance fort considérable.

On était encore plus reculé dans les sciences que dans les arts; et c'était une suite naturelle de la marche ordinaire de l'esprit humain. Il n'était guère possible qu'un peuple dont la civilisation n'était pas ancienne, et qui n'avait pu recevoir aucune instruction de ses voisins, eût des connaissances un peu étendues. Tout ce qu'on pourrait conclure de ses institutions religieuses et politiques, c'est qu'il avait fait quelques pas dans l'astronomie. Combien même il lui aurait fallu de siècles pour s'éclairer, puisqu'il était privé du secours de l'écriture, puisqu'il était encore très-éloigné de ce moyen puissant et peut-être unique de lumière, par l'imperfection de ses hiéroglyphes!

C'étaient des tableaux tracés sur des écorces d'arbres, sur des peaux de bêtes fauves, sur des toiles de coton, et destinés à conserver le souvenir des lois, des dogmes, des révolutions de l'empire. Le nombre, la couleur, l'attitude des figures, tout variait selon les objets qu'il s'agissait d'exprimer. Quoique ces signes imparfaits ne dussent pas avoir ce grand caractère qui exclut tout doute raisonnable, on peut penser qu'aides par des traditions de corps et de famille, ils donnaient quelque connaissance des événemens passés. L'indifférence des conquérans pour tout ce qui n'avait pas trait à une avidité insatiable leur fit négliger la clef de ces dépôts importants. Bientôt leurs moines les regardèrent comme des monu-

mens d'idolâtrie ; et le premier évêque de Mexico , Zummaraga, condamna aux flammes tout ce qu'on en put rassembler. Le peu qui s'échappa de ce fanatique incendie , et qui s'est conservé sous l'un et l'autre hémisphère , n'a pas dissipé depuis les ténèbres où la négligence des premiers Espagnols nous avait plongés.

On ignore jusqu'à l'époque de la fondation de l'empire. A la vérité , les historiens castillans nous disent qu'avant le dixième siècle ce vaste espace n'était habité que par des hordes errantes et tout-à-fait sauvages. Ils nous disent que vers cette époque des tribus , venues du nord et du nord-ouest , occupèrent quelques parties du territoire , et y portèrent des mœurs plus douces. Ils nous disent que , trois cents ans après , un peuple encore plus avancé dans la civilisation , et sorti du voisinage de la Californie , s'établit sur les bords des lacs , et y bâtit Mexico. Ils nous disent que cette dernière nation , si supérieure aux autres , n'eut , durant un assez long période , que des chefs plus ou moins habiles , qu'elle élevait , qu'elle destituait selon qu'elle le jugeait convenable à ses intérêts. Ils nous disent que l'autorité , jusqu'alors partagée et révocable , fut concentrée dans une seule main , et devint inamovible cent trente ou cent quatre-vingt-dix-sept ans avant l'arrivée des Espagnols. Ils nous disent que les neuf monarques qui portèrent successivement la couronne donnèrent au domaine de

l'état une extension qu'il n'avait pas eue sous l'ancien gouvernement. Mais quelle foi peut-on raisonnablement accorder à des annales confuses , contradictoires , et remplies des plus absurdes fables qu'on ait jamais exposées à la crédulité humaine ? Pour croire qu'une société dont la domination était si étendue , dont les institutions étaient si multipliées , dont le rit était si régulier , avait une origine aussi moderne qu'on l'a publié , il faudrait d'autres témoignages que ceux des féroces soldats qui n'avaient ni le talent ni la volonté de rien examiner ; il faudrait d'autres garans que des prêtres fanatiques , qui ne songeaient qu'à élever leur culte sur la ruine des superstitions qu'ils trouvaient établies. Que saurait-on de la Chine , si les Portugais avaient pu l'incendier , la bouleverser ou la détruire comme le Brésil ? Parlerait-on aujourd'hui de l'antiquité de ses livres , de ses lois et de ses mœurs ? Quand on aura laissé pénétrer au Mexique quelques philosophes pour y déterrer , pour y déchiffrer les ruines de son histoire , que ces savans ne seront ni des moines , ni des Espagnols , mais des Anglais , des Français qui auront toute la liberté , tous les moyens de découvrir la vérité , peut-être alors la saura-t-on , si la barbarie n'a pas détruit tous les monumens qui pouvaient en marquer la trace.

Ces recherches ne pourraient pas cependant conduire à une connaissance exacte de l'ancienne

population de l'empire. Elle était immense, disent les conquérans. Des habitans couvraient les campagnes ; les citoyens fourmillaient dans les villes ; les armées étaient très-nombreuses. Stupides relateurs, n'est-ce pas vous qui nous assurez que c'était un état naissant ; que des guerres opiniâtres l'agitaient sans cesse ; qu'on massacrait sur le champ de bataille ou qu'on sacrifiait aux dieux dans les temples tous les prisonniers ; qu'à la mort de chaque empereur, de chaque cacique, de chaque grand, un nombre de victimes proportionné à leur dignité étaient immolées sur leur tombe ; qu'un goût dépravé faisait généralement négliger les femmes ; que les mères nourrissaient de leur propre lait leurs enfans durant quatre ou cinq années, et cessaient de bonne heure d'être fécondes ; que les peuples gémissaient partout et sans relâche sous les vexations du fisc ; que des eaux corrompues, que de vastes forêts couvraient les provinces ; que les aventuriers espagnols eurent plus à souffrir de la disette que de la longueur des marches, que des traits de l'ennemi ?

Comment concilier des faits certifiés par tant de témoins, avec cette excessive population si solennellement attestée dans vos orgueilleuses annales ? Avant que la saine philosophie eût fixé un regard attentif sur vos étranges contradictions, lorsque la haine qu'on vous portait faisait ajouter une foi entière à vos folles exagérations,

l'univers, qui ne voyait plus qu'un désert dans le Mexique, était convaincu que vous aviez précipité au tombeau des générations innombrables. Sans doute vos farouches soldats se souillèrent trop souvent d'un sang innocent ; sans doute vos fanatiques missionnaires ne s'opposèrent pas à ces barbaries comme ils le devaient ; sans doute une tyrannie inquiète, une avarice insatiable enlevèrent à cette infortunée partie du Nouveau-Monde beaucoup de ses faibles enfans ; mais vos cruautés furent moindres que les historiens de vos ravages n'ont autorisé les nations à le penser. Et c'est moi, moi que vous regardez comme le détracteur de votre caractère, qui, même en vous accusant d'ignorance et d'imposture, deviens, autant qu'il se peut, votre apologiste.

Aimeriez-vous mieux qu'on surfit le nombre de vos assassinats que de dévoiler votre stupidité et vos contradictions ? Ici, j'en atteste le ciel, je ne me suis occupé qu'à vous laver du sang dont vous paraissez glorieux d'être couverts, et partout ailleurs où j'ai parlé de vous, que des moyens de rendre à votre nation sa première splendeur, et d'adoucir le sort des peuples malheureux qui vous sont soumis. Si vous me découvrez quelque haine secrète ou quelque vue d'intérêt, je m'abandonne à votre mépris. Ai-je traité les autres devastateurs du Nouveau-Monde, les Français même, mes compatriotes, avec plus de ménagement ? Pourquoi donc êtes-vous les seuls que

j'aie offensés? C'est qu'il ne vous reste que de l'orgueil. Devenez puissans, vous deviendrez moins ombrageux; et la vérité, qui vous fera rougir, cessera de vous irriter.

Quelle que fût la population du Mexique, la prise de la capitale entraîna la soumission de l'état entier. Il n'était pas aussi étendu qu'on le croit communément. Sur la mer du Sud, l'empire ne commençait qu'à Nicaragua, et se terminait à Acapulco: encore une partie des côtes qui baignent cet océan n'avait-elle jamais été subjuguée. Sur la mer du Nord, rien presque ne le coupait depuis la rivière de Tabasco jusqu'à celle de Panuco; mais, dans l'intérieur des terres, Tlascalala, Tepeaca, Mechoacan, Chiapa, quelques autres districts moins considérables avaient conservé leur indépendance. La liberté leur fut ravie, en moins d'une année, par le conquérant auquel il suffisait d'envoyer dix, quinze, vingt chevaux pour n'éprouver aucune résistance; et avant la fin de 1522, les provinces qui avaient repoussé les lois des Mexicains, et rendu la communication de leurs possessions difficile ou impraticable, firent toute partie de la domination espagnole.

Combien il eût été aisé, combien il eût été glorieux, combien il eût été utile aux nouveaux souverains de faire bénir leur domination! Mais ces redoutables aventuriers ne se virent pas plus tôt les maîtres de la vaste région que la fortune

leur avait donnée, qu'ils s'en partagèrent les meilleures terres, qu'ils réduisirent en servitude le peuple qui les avait défrichées, qu'ils le condamnèrent à des travaux que sa constitution physique, que ses habitudes ne comportaient pas. Cette oppression générale excita de grands soulèvements. Il n'y eut point de concert, il n'y eut point de chef, il n'y eut point de plan; et ce fut le désespoir seul qui produisit cette grande explosion. Le sort voulut qu'elle tournât contre les trop malheureux Indiens. Un tyran irrité, le fer et la flamme à la main, se porta avec la rapidité de l'éclair d'une extrémité de l'empire à l'autre, et laissa partout des traces d'une vengeance éclatante, dont le souvenir durera éternellement. Il y eut une barbare émulation, entre l'officier et le soldat, à qui immolerait le plus de victimes; et le général lui-même fut peut-être de tous le plus coupable. Ce fut de son aveu ou par ses ordres que soixante caciques, que quatre cents nobles furent brûlés vifs le même jour dans une seule province. On poussa même la barbarie jusqu'à forcer les proches et les enfans de ces malheureux d'assister à cette épouvantable tragédie.

Cependant Cortez ne recueillit pas de tant d'inhumanités le fruit qu'il s'en pouvait promettre. Il commençait à entrer dans la politique de la cour de Madrid de ne pas laisser à ceux de ses sujets qui s'étaient signalés par quelque importante découverte le temps de s'affermir dans

leur domination, dans la crainte bien ou mal fondée qu'ils ne songeassent à se rendre indépendans. Si le conquérant du Mexique ne donna pas lieu à ce système, du moins en fut-il une des premières victimes. On diminuait chaque jour les pouvoirs illimités dont il avait joui d'abord; et avec le temps on les réduisit à si peu de chose, qu'il crut devoir préférer une condition privée aux vaines apparences d'une autorité qu'accompagnaient les plus grands dégoûts.

Cet Espagnol fut despote et cruel. Ses succès sont flétris par l'injustice de ses projets. C'est un assassin couvert de sang innocent: mais ses vices sont de son temps ou de sa nation, et ses vertus sont à lui. Placez cet homme chez les peuples anciens; donnez-lui une autre patrie, une autre éducation, un autre esprit, d'autres mœurs, une autre religion; mettez-le à la tête de la flotte qui s'avança contre Xerxès; comptez-le parmi les Spartiates qui se présentèrent au détroit des Thermopyles, ou supposez-le parmi ces généreux Bataves qui s'affranchirent de la tyrannie de ses compatriotes, et Cortez sera un grand homme. Ses qualités seront héroïques, sa mémoire sera sans reproche. César, né dans le quinzième siècle et général au Mexique, eût été plus méchant que Cortez. Pour excuser les fautes qui lui ont été reprochées, il faut se demander à soi-même ce qu'on peut attendre de mieux d'un homme qui fait les premiers pas dans des régions inconnues,

et qui est pressé de pourvoir à sa sûreté. Il serait bien injuste de le confondre avec le fondateur paisible qui connaît la contrée et qui dispose à son gré des moyens, de l'espace et du temps.

Depuis que le Mexique eut subi le joug des Castellans, cette vaste contrée ne fut plus exposée à l'invasion. Aucun ennemi voisin ou éloigné ne ravagea ses provinces. La paix dont elle jouissait ne fut extérieurement troublée que par des pirates. Dans la mer du Sud, les entreprises de ces brigands se bornèrent à la prise d'un petit nombre de vaisseaux: mais au nord ils pillèrent une fois Campêche, deux fois Véra-Cruz, et souvent ils portèrent la désolation sur des côtes moins connues, moins riches et moins défendues.

Pendant que la navigation et les rivages de cette opulente région sont en proie aux corsaires et aux escadres des nations révoltées de l'ambition de l'Espagne, ou seulement jalouses de sa supériorité, les Chichemecas troublent l'intérieur de l'empire. C'étaient, si l'on en croit Herrera, les peuples qui occupaient les meilleures plaines de la contrée avant l'arrivée des Mexicains. Pour éviter les fers que leur préparait le conquérant, ils se réfugièrent dans des cavernes et dans des montagnes, où s'accrut leur férocité naturelle, et où ils menaient une vie entièrement animale. La nouvelle révolution qui venait de changer l'état de leur ancienne patrie ne les disposa pas à des mœurs plus douces; et ce qu'ils virent ou qu'ils

xiv.
Troubles extérieurs ou intérieurs qui ont agité le Mexique depuis qu'il est devenu une possession espagnole.